

Jean-Pierre Roche

REGARD D'UN PRETRE SUR L'ART ET LA CULTURE

Ce texte a été rédigé pour l'inauguration de l'espace culturel de la nouvelle cathédrale de Créteil, inauguration qui a été annulée à cause des attentats au Bataclan.

1. D'où je parle

Je voudrais d'abord vous dire d'où je parle.

Certes, je suis délégué diocésain au diaconat permanent et c'est ce qui me vaut d'avoir un lien privilégié avec Jacques Faujour, le président de Chemin des Arts.

Mais cela fait 45 ans que je suis prêtre dans un milieu qui n'est pas le mien, le monde ouvrier ou le monde populaire, appelez ça comme vous voulez. J'ai exercé trois métiers ensemble : celui d'aumônier (avec des mouvements comme l'ACE, la JOC, l'ACO et l'ACI), celui de théologien / formateur et celui de curé / responsable de secteur à Champigny puis à Créteil.

J'ai vécu 21 ans en hlm dans une grande cité populaire, 15 ans à Champigny au Bois l'abbé et 6 ans à Créteil sur le Montmesly.

2. Un festival à Dakar

A 22 ans, j'ai fait mon service national comme enseignant à Dakar pendant un an et demi. Mais j'ai vécu là-bas le Festival mondial des Arts nègres. J'ai découvert que ma culture n'était pas LA culture, qu'il y avait des cultures qui avaient vocation à entrer en dialogue. C'était vrai de la culture africaine, c'était vrai aussi de la culture ouvrière.

J'ai découvert ensuite que l'évangélisation n'était pas une pêche à la ligne, mais une inculturation de l'Évangile dans les différentes cultures, les différents mondes, les différents milieux, et plus largement dans la culture contemporaine, la culture du monde d'aujourd'hui, dans sa diversité, la culture qu'on appelle post-moderne, parce qu'elle est revenue des mirages de la modernité. Il n'y a de mission que dans le dialogue entre l'Église et la culture contemporaine, un dialogue où nous, les chrétiens, nous avons autant à recevoir qu'à donner. Mais surtout un dialogue qui se passe en nous, puisque que nous sommes à la fois humains et chrétiens : on ne naît pas chrétien, on le devient, avec toute notre humanité.

3. L'Église dans le monde de ce temps.

La présence d'un espace culturel autour de notre cathédrale est à comprendre pour moi à la lumière des rapports entre l'Église et le monde tels que le concile Vatican II les a exprimés : une Église qui n'est pas au-dessus du monde, ni face au monde, mais qui est « l'Église dans le monde de ce temps » (c'est le titre de la constitution *Gaudium et spes*). Dans le rapport de solidarité et d'interpénétration entre l'Église et le monde, l'Église a un trésor à partager – l'Évangile – mais elle ne peut le partager qu'en recevant du monde les moyens de l'exprimer

dans les différentes cultures du monde d'aujourd'hui. Si elle ne reçoit rien du monde, le monde ne recevra rien d'elle. Si l'Église n'écoute pas le monde d'aujourd'hui, ce monde ne l'écouterà pas. Karl Barth, le grand théologien protestant, disait que le chrétien devait rester fidèle à deux lectures quotidiennes : la Bible et le journal. Cet espace culturel est l'interface entre le monde d'aujourd'hui et l'Église qui y est plantée, enracinée, inculturée.

4. Jésus de Nazareth

Ce que j'avais découvert à Dakar, c'est qu'une culture, cela se reçoit des autres, comme on a appris à parler, à jouer, à travailler.

Là, je voudrais dire un mot de Jésus de Nazareth. Justement, il est « de Nazareth », et non pas de nulle part. Pour être pleinement homme, il fallait qu'il soit de quelque part. J'ai toujours été fasciné par ce que Charles de Foucauld a appelé la spiritualité de Nazareth : pendant trente ans, Jésus n'a rien fait d'autre que d'apprendre à devenir humain, en partageant la vie, le travail, la culture, la prière des gens de son peuple. Lui qui était le Verbe, la Parole de Dieu, il a passé trente ans à apprendre le langage des hommes. Et après lui, il n'y a jamais eu de chrétiens « pur sucre », si je puis dire : il y a eu tout de suite des judéo-chrétiens, des helléno-chrétiens... c'est-à-dire un christianisme enraciné dans des cultures différentes.

La difficulté aujourd'hui, dans une société mondialisée comme la nôtre, c'est que nous avons plusieurs appartenances qui se mêlent : appartenance culturelle, sociale, nationale, religieuse... au point que certains ne se sentent appartenir à aucun peuple car il n'y a plus pour eux d'appartenance dominante ; d'autres au contraire sont des métisses culturels, fruit du mélange de deux cultures qui sont les leurs... La culture contemporaine est faite de toutes ces cultures qui expriment notre humanité, ici, en Val de Marne, et aujourd'hui.

5. L'Esprit de Dieu nous précède

Je ne suis ni artiste, ni un fin connaisseur des arts. J'ai eu la chance d'avoir un frère aîné qui m'a initié à la littérature et à la peinture. Je dis cela parce que c'est une difficulté de l'art : il demande, comme la foi, une certaine initiation... Mais j'ai vite eu deux passions dans ce domaine pour des arts qu'on appelle souvent des arts mineurs – j'assume ! – le cinéma et la chanson française.

Au séminaire, j'ai eu un prof de philo, un prêtre, Amédée Ayfre, qui nous a fait découvrir que le cinéma le plus spirituel, celui qui nous élève jusqu'au-delà de nous-mêmes, n'était pas le cinéma religieux, celui qui raconte la vie de Monsieur Vincent ou qui met en images les dix commandements, mais le cinéma qui rend visible l'invisible, celui de Bresson, de Rossellini ou de Bergman.

Mon ministère en monde ouvrier m'a fait découvrir que le monde n'était pas un désert spirituel : même déchristianisé, sécularisé, il est porteur d'un trésor d'humanité qui

s'exprime en particulier à travers l'action collective des travailleurs organisés dans le mouvement ouvrier. Quand l'ACO dit « lutter, c'est aimer », elle met en valeur tout l'amour qui se vit dans l'action où chacun se dépasse pour les autres et avec les autres afin de rendre ce monde meilleur. Un chant disait cela : « L'Esprit de Dieu nous devance dans nos luttes humaines ». Evangéliser, n'est-ce pas d'abord accueillir Dieu qui se révèle sur nos routes humaines pour pouvoir le révéler dans le langage des hommes d'aujourd'hui qui n'est pas forcément un langage religieux ?

6. Ma plus belle histoire d'amour

Je voudrais vous faire écouter une chanson de Barbara, la plus grande « auteure compositeur interprète » de la chanson française à mes yeux : « Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous ».

.....

Merveilleuse déclaration d'amour d'un artiste à son public..., c'est-à-dire à nous qui venons de l'écouter : nous sommes ce « vous » qui est sa plus belle histoire d'amour, ceux pour qui elle a donné sa vie. Et du coup, elle nous aide à devenir un « nous », mais pas n'importe quel nous, un « nous » qui est aimé.

Ces mots brûlants qui sont bonne nouvelle puisqu'ils nous disent que nous sommes aimés, nous pouvons les dire à notre tour à tous ceux que nous aimons. Ces mots peuvent être repris par tous les artistes, mais aussi par tous les militants, les militaires, les élus, les assistantes sociales et les infirmières, les profs et bien sûr les prêtres... Combien de fois j'ai eu envie, alors que je prêchais, de m'adresser au peuple de Dieu qui m'était confié, en lui disant : « ma plus belle histoire d'amour, c'est vous ». La pudeur m'en a empêché...

Il y a beaucoup de chansons d'amour, mais ce sont des chansons d'amour-couple. Barbara elle-même en a chanté beaucoup et des très belles. Mais à côté de l'amour-couple, il y a si je puis dire l'amour-peuple, et il n'y a pas beaucoup de chanson d'amour-peuple. « Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous », c'est une magnifique reconnaissance de l'amour-peuple, un amour qui, comme tous les amours, est bouleversant, cabossé, douloureux et pourtant si merveilleux. L'amour-peuple, c'est la spécialité de Dieu qui aime son peuple... Souvent quand le contemple le Christ en croix, quand il a encore les yeux ouverts, j'entends cette petite musique qui dit : ma plus belle histoire d'amour, c'est vous !

Voilà pourquoi ces paroles brûlantes peuvent devenir aussi prière : nous pouvons les reprendre pour les adresser à un Autre : « *je ne fus pas sage... à travers leurs visages, c'était déjà votre image... elle fut longue la route qui menait jusqu'à vous... mon Dieu, que j'avais besoin de vous !... Oui, je vous fus infidèle et vous revenez quand même... ma plus belle histoire d'amour, c'est vous... j'ai pleuré d'amour, vous souvenez-vous ?... Ce soir, je vous remercie de vous ... ma plus belle histoire d'amour, c'est vous.* »

1. Devenir humain.

Le Christ n'est pas seulement le sauveur, il est celui par qui tout a été créé, y compris l'homme créé à l'image de Dieu. C'est la première raison pour laquelle Dieu parle en l'homme. Et il en est une seconde, c'est que Dieu s'est fait homme en Jésus le Christ. Comme le dit Jean-Paul II, la route de Dieu, c'est l'homme.

Nous avons toute notre vie pour apprendre à devenir humain. Les arts nous aident à découvrir ce qu'est l'homme ou plutôt les humains d'aujourd'hui, dans un monde qui n'a plus de centre ni de tradition qui fasse autorité, un monde souvent dramatique où chacun est livré à lui-même pour construire et conduire sa vie, où chacun affronte le mystère du mal qui pervertit ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qui est source d'angoisse. Et en nous révélant l'humain d'aujourd'hui, c'est-à-dire quelque chose de nous, l'œuvre d'art nous révèle quelque chose de Dieu, du Dieu qui s'est fait homme.

Certes, ce n'est que la moitié du chemin, mais elle est indispensable comme les trente ans à Nazareth. Il restera ensuite à partager l'Évangile, qui lui, nous montre un chemin d'humanisation : devenir humain à la suite de Jésus, choisi librement comme maître et Seigneur, c'est-dire devenir son disciple avec d'autres. Mais comment dire cet Évangile si nous ne commençons pas par écouter ce qui est pour nous comme notre Ancien Testament, c'est-à-dire les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes et des femmes d'aujourd'hui ?

14 novembre 2015 / 14 septembre 2017